

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

MAURICE LAFARGUE Président-Gérant HENRY BIRABEN Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New-Orleans Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 5 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Table with 3 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.), Fahrenheit, Centigrade.

LES ROIS SUR L'ECRAN.

Le roi Christian de Danemark a collaboré ces jours-ci, involontairement, il est vrai, à l'exécution d'une scène cinématographique. Le souverain croissait avec la reine et ses deux fils, à bord de son yacht "Rita" dans les eaux de la presqu'île de Jutland, lorsque des coups de fusil suivis de cris de détresse vinrent frapper son oreille.

La paix n'est pas l'étincelle qui jaillit du choc des armes, elle est le flambeau qui s'allume au foyer de la civilisation.

Opéra Français

Seconde représentation de "Faust"--- Nouveau succès de Mlle Manse

Dans notre chronique théâtrale de mardi dernier, qui avait pour objet, entre autres, d'entretenir nos lecteurs de la première représentation qui s'était donnée, de Faust, l'avant-veille, à l'Opéra Français, nous avons insisté sur la splendeur de l'ensemble de l'œuvre, et plus spécialement sur la beauté de ce troisième acte, où Faust, qui va un peu vite en besogne, mais il ne faut pas oublier qu'il a le diable pour collaborateur, — entreprend et consomme la séduction de cette pauvre Marguerite. Ce morceau, qui est si vivement coloré, si plein de passion et d'enivrement, on ne saurait trop y revenir, pour répéter, une fois de plus, que c'est là le sommet de l'œuvre. Il dire, pourtant, que ce Faust qu'à présent on se dispute depuis cinquante ans, s'était joué, à ses débuts, au Théâtre Italien, à Paris, devant des salles vides, pendant que c'était Mme Carvalho qui chantait Marguerite! N'est-ce pas vraiment le cas, faisant allusion aux Parisiens de l'époque, de leur rappeler les paroles de l'Evangile selon St. Mathieu, "Margaritas ante porcos." Ajoutons, toutefois, qu'on n'a pas tardé à rendre hommage à l'œuvre. L'acte du jardin, en effet, n'avait de précédents. En France, avant Gounod, on ignorait cet art, à la fois intime et profond. Il vous semble, dans Faust, que la poésie indique seulement et que la musique développe. Quant à la mélodie elle-même, on sait comment elle fut composée au Collège, par une belle nuit, c'est la métamorphose la plus étrange peut-être qui s'accomplisse dans l'ordre esthétique: la beauté d'un paysage, d'un spectacle changée en beauté musicale, et ce qui se voit devenir, ce qui s'entend, ce qui, dans le duo de Faust, particulièrement la mélodie en question, c'est la situation, ce sont les paroles, c'est la donnée littéraire et scénique. Mais, si nous écartons tout cela, si de cet ensemble nous ne retenons que la seule forme sonore, elle restera toujours, et c'est pour cela qu'elle est si belle, — un symbole, un signe, l'expression enfin, non plus d'un amour concret et précis, mais de cette faculté ou de cette affection de l'âme, de cette affection de l'âme, de cette force virtuelle qui est l'âme. La musique n'est plus faite pour nommer les choses, mais pour les révéler, pour nous en rendre sensible le mystère anonyme et l'ineffable réalité. Elle nous dit ce que Faust dit à Marguerite (le Faust de Goethe parlant à Gretchen) "quand tu te sentiras heureuse, bien heureuse, appelle ce sentiment comme tu voudras: bonheur! cœur! amour! Dieu! je n'ai pas de nom pour cela. Le sentiment est doux, le nom n'est que bruit et fumée, enveloppant et obscurcissant l'ardente splendeur du Ciel."

chestre, un hautbois, un cor, un violoncelle, est non seulement unie, mais égale à sa voix. Ainsi, de toutes les manières, par le développement des thèmes, une telle page est véritablement symphonique. Maintenant, citons aussi, au passage, un vivant tableau, celui de la Kermesse. Une joie alerte et légère l'animent, le partageant en groupes, qui se meuvent avec aisance, se rencontrent, se mêlent, sans lourdeur ni désordre. La valse nous a paru plus allemande et, comme jamais encore, délicate de discrétion et d'intimité. Quant aux artistes, les fréquentes et chaleureuses ovations dont ils ont été l'objet leur ont dit assez combien le public appréciait la manière excellente et, dans certains passages, vraiment admirable dont ils ont interprété ce chef d'œuvre. M. Coulon, qui est presque rommé de la fatigue que lui avait fait éprouver le changement de climat, a été superbe, par moments. Pour ce qui est de Mlle Manse, il est à peine besoin de dire que c'était une Marguerite idéale, de naturel et de grâce. M. Bernard, dont la voix est d'une résonance toujours si agréable, dont le geste est naturel et mesuré, n'a donné à Méphisto que le nombre d'"s" indispensables au rôle de l'inférieur personnage. Valentin, c'était M. Mezy, dont nous n'avons plus à faire l'éloge. Mlle Ruiss était un gracieux Siebel et Mme Dalcia une Marthe parfaite. La salle était brillante et ce qui ajoutait au charme de la soirée, c'est la présence, dans la loge du Consul de France, de plusieurs compatriotes de marque, d'autres M. Klotz, agent consulaire de France, depuis 17 ans, à Birmingham, Alabama, où il s'est toujours acquitté de ses fonctions avec un dévouement auquel ont rendu hommage son ancien ministre, M. Gabriel Hanotaux, ainsi que M. Jusserand, notre ambassadeur à Washington. Les autres invités du Consul étaient M. le Commandant David, du vapeur "Hudson", de la Compagnie transatlantique, officier du Nicham Mfikar, son second, M. le Capitaine Blavier, ainsi que le médecin du bord, le docteur Saucet. Les honneurs de la loge ont été faits, avec l'amabilité qui la caractérise, par Mme Pierre Lacaze, en une délicieuse robe en mousseline bleu tendre, pailletée d'argent, avec décolleté gracieux en pointe, la ceinture finement drapée par une garniture de gaze, se fermant en un bouquet de fleurs bleues et rouges. Nous avons surtout admiré le goût français, si sûr, de la toilette que portait, avec tant de dignité, la femme de notre consul. Mme Jules Lacaze, mère de M. Lacaze, portait une robe rouge, voilée d'une large broderie blanche, qui mettait si bien en relief son air affable et sympathique. Ajoutons, enfin, que M. A. Breton, à la généreuse initiative de qui nous devons cette brillante saison d'opéra, a reçu, de la façon la plus cour-

Il y a quelque chose à propos du goût

de Velva qui est simplement irrésistible. C'est impossible à décrire. Essayez une fois et vous comprendrez pourquoi



est employé chaque jour dans un millier de maisons. Son arôme est délicieux et durable. Votre épicer le vend en boîtes en métal rouges ou vertes.

Ecrivez pour le livre de recettes culinaires et pour la collection des bonbons PENICK ET FORD, Ltd. Nouvelle-Orléans

10 sous et au-dessus



toise, le Consul de France et ses hôtes, au "French Opera Club." P. H. ERMONT.

Samedi soir, pour la sixième soirée d'abonnement, on redonnera le même programme que pour la soirée d'ouverture. C'est sur la demande de nombreux dilettantes que cette soirée sera de nouveau offerte au public. M. Affre paraîtra dans le rôle de Radames. Inutile de revenir sur cet excellent artiste; nous croyons qu'il serait bien difficile de le remplacer. M. Affre possède une voix splendide et très prenante; il connaît, en outre, l'art de chanter, et sa diction est sans pareille. Mlle Brias chantera de nouveau le rôle d'Aïda. Tout le monde se rappelle le succès qu'elle a remporté pour ses débuts sur notre scène lyrique, succès que la presse locale a été unanime à constater. Parmi les autres artistes qui prendront part à cette représentation, nous citerons Mmes Dalcia et Ruiss et MM. Mezy, Bernard et Despujols. Dimanche en matinée "Guillaume Tell."

La Convention Constitutionnelle

Adoption de la loi au sujet du service des eaux et des égouts.

La Convention Constitutionnelle s'est réunie hier à midi, à Bâton Rouge; malgré une forte opposition soutenue par M. B. P. Sullivan de la Nouvelle-Orléans, les arguments de M. Charles J. Théard, parlant en faveur de la loi, ont prévalu, et la Convention a adopté par une majorité écrasante, — 57 voix contre 2, — la loi autorisant le Service des Eaux et de l'Eau de la Nouvelle-Orléans de continuer les ouvrages de construction avec ses propres employés jusqu'au premier septembre 1914, excepté les travaux qui coûteraient plus de 25,000 dollars, et dans ce cas, il faudra adjoindre les travaux au plus bas soumissionnaire. La Législature de 1914 aura à décider si le Service devra continuer avec ses propres employés, à partir du mois de septembre 1914. Une loi a été adoptée autorisant la Commission du Port de la Nouvelle-Orléans d'émettre des obligations pour la construction d'entrepôts, et pour diverses autres améliorations. Une loi réservant à l'Etat le droit de changer, d'amender, ou

Service Perfectionné COMMENÇANT DIMANCHE 23 NOVEMBRE 1913 Le Sunset Limited Fera son service tous les jours Départ de la Nouvelle-Orléans à 11:00 A. M. Matériel tout en acier. Le train le plus luxueux partant de la Nouvelle-Orléans. Wagons-Salons Pullman éclairés à l'électricité. Wagons à Compartiments, Wagons d'Observations et Wagons pour Touristes. Le service de Wagons-Restaurants est le meilleur qui existe. Horaire de tous les Trains, 23 Novembre 1913

d'annuler les chartes des corporations, a été également adoptée. La Convention a adopté la loi pour les Trusts par 46 voix contre 11. LES THEATRES AMERICAINS. LE TULANE "Fine Feathers" est une comédie à succès, qui sera représentée au théâtre Tulane, pendant toute la semaine par une troupe d'acteurs de premier ordre. Cette pièce a eu un succès retentissant à New York, au théâtre Astor, pendant 150 soirées consécutives; six mois à Chicago, au théâtre Cort, par des acteurs éminents, tels que Robert Edeson, Wilton Lackaye, Max Fighman, Rose Coghlan, Lolita Robertson, Lydia Dickson et autres. La distribution des rôles, et les décors, sont les mêmes qu'à New York. Mabel et Edith Taliaferro, deux des artistes les plus populaires du théâtre Américain, paraîtront au Tulane, dimanche 23 novembre, et pendant toute la semaine dans une comédie, "Young Wisdom." Il y aura une matinée spéciale pour le "Thanksgiving Day" — jour d'actions de grâces nationales, jeudi 27 novembre. LE CRESCENT. Le drame célèbre "The White Slave" attirera, sans aucun doute, un grand nombre de spectateurs au théâtre Crescent. C'est une des œuvres les plus remarquables de Bartley Campbell; c'est un drame du Sud des Etats-Unis. Les décors, les tableaux, sont

en harmonie avec l'intérêt palpitant de la pièce. Les costumes sont une reproduction fidèle de ceux que l'on portait dans le Sud en 1857. Al Wilson et sa troupe représenteront le fameux mélodrame "A Rolling Stone," dimanche 23 novembre, et pendant la semaine qui suivra. C'est une œuvre d'un grand mérite, pleine de situations diverses, de gaieté, de larmes, de chants, et de charme lyrique. La scène se passe dans les montagnes Catskill. Laura Lemmers, Lizzie Wilson et autres artistes éminents tiendront les principaux rôles. L'ORPHEUM Trois acteurs, d'une taille colossale ont été applaudis au théâtre Orpheum, à la matinée, lundi, et le seront toute la semaine. Ils ont nom "Waddy," "Molly" et "Tony." Le deux premiers pèsent à peu près 4,000 livres chacun, et le dernier, près de 2,000 livres. Ce sont les célèbres élé-

AVIS AU PUBLIC A partir du 19 Novembre, jusqu'à avis contraire, par suite de la construction du canal de la rue Broad, les trams des lignes du Bayou St-Jean et de City Park, s'arrêteront à l'intersection des rues Broad et Dumaine. La ligne du Bayou St-John se dirigera jusque la rue Sauvage sur la ligne de la rue Broad et cela jusque la rue Moss et Dumaine, et de là continuera sa route régulière. Deux chars de transfert opéreront sur la ligne du French Market-City Park, transférant à Moss et Dumaine. HUGH McCLOSKEY, président et directeur-général NEW ORLEANS RAILWAY & LIGHT CO.

Failliten de l'Abéille de la N. O.

No 20 Commencé le 30 octobre 1913.

Les Chercheurs de Mystères

DEUXIEME PARTIE.

(Suite)

Arrivé à Bab-Souika où se croisent les tramways du Bardo, de Bab-Saadoun, de la Kasbah et de la porte de France, il s'arrêta à contempler, comme il le faisait chaque fois, les coupes énormes de la mosquée de Sidi-Mah-rès qui fut construite au dix-septième siècle par un architecte français prisonnier des corsaires barbaresques. Il s'enfonça ensuite dans le dédale des ruelles juives, malaises et arabes qui mêlaient et croisaient leurs constructions inégales, leurs magasins où s'empilent les grains et les sacs blancs de blé, sous les planches qui forment la toiture de ces voies pauvres et y mettent une ombre cou-

pée crûment par les interstices et les trous de pourriture du bois où les rayons se fauillaient avec voracité. Déjà les mouches couvraient les viandes et les tripes qui pendaient aux états arabes. Des femmes pauvres, voilées de noir, marchandaient les têtes de mouton et la semoule de couscous. Les portes bariolées des bains maures ouvraient leur coloir et leur patio à orangers, sous la reproduction naïve de la main de Fathma, dispensatrice de bonheur. Plus loin, Hilaire Krollemans dut contourner, par un dédale de rues louches un caravane de chameaux couchés qu'on débarquait de leurs charges d'épices et dont le public attendait tranquillement le départ, sous l'œil paternel d'un gardien de la paix dont le képi s'ornait du croissant national. Après avoir traversé la rue de la Kasbah, il entra dans les vrais souks, voûtés et bariolés, et commença méthodiquement l'inspection. Cette revue était longue et fatigante. A chaque bazar, deux ou trois indigènes se précipitaient sur lui. Il était une proie inmanquable, car l'heure de l'affluence étrangère n'était pas encore arrivée. Les souks regorgeaient surtout de Bédouins criards qui venaient acheter les selles, les couvertures et les

burnous que les vendeurs promenaient en clamant le prix qu'ils en demandaient. Auprès du Belge, l'éternelle rengaine se déchalinait: — Entrez vous, monsieur... Pas pour acheter... seulement pour voir. Ah, une tasse de café pour monsieur. Le Belge se défendait pour la forme, ne tenant pas à compromettre sa personnalité. Puis, empoigné sous les bras par les vendeurs, il se laissait faire violence et entrant. Alors commençait le déballage total, "pas pour acheter, seulement pour voir", de toutes les soies orientales si chatoyantes des haïcks, des pièces de mousseline pailletée en pluie d'or et d'argent, des coussins brodés, des bourses de cuir, des longs tubes de verre colorés renfermant l'essence de rose, de jasmin, de muguet, d'aubépine, de menthe, des meubles incrustés de nacre et d'ivoire des lampes de cuivre, des ivoires ciselés de toute l'étonnante richesse de ces magasins qui donnent la note juste de la mollesse des palais d'Orientaux. On lui faisait palper les tapis du Sud de la Régence de la Perse, de la Turquie, qui pendaient partout, caressant les murs, entourant les colonnes, formant des tas qui simulaient des sièges, jonchant le parquet et l'escalier; chaque bazar en possédait au moins un

ayant une provenance historique. Hilaire flânait, semblait écouter, en réalité plein de sa pensée directrice. Il ne voulait pas quitter une boutique sans en avoir vu tout le monde, cherchant les Hindous pour s'en graver les traits dans la mémoire, pour tâcher de découvrir leur cravate, pour recueillir des indications: où se rassemblaient-ils, quels cafés fréquentaient-ils, où habitaient-ils? Comme il l'avait prévu, le souci de la couleur locale faisait endosser par tous un vêtement étranger qui cachait ce que le Belge eût tant désiré étudier. Après plusieurs stations infructueuses, il finit par rencontrer les échoppes où des Hindous servaient le public. Il trouva également plusieurs magasins de curiosités dont les Asiatiques étaient propriétaires. Et, peu à peu, par des conversations et l'achat propice d'une bahiole qu'il payait trop cher, il groupa des indications. Les Hindous qui vivaient à Tunis s'occupaient tous de la vente d'objets pour les étrangers. Il y en avait encore dans certains bazars de la ville française, rue des Maitais, rue de Rome, rue Al-Djazira et avenue de France. Ils habitaient chacun de son côté, se connaissaient peu et ne se fréquentaient guère, étant d'char-

nés concurrents, mais en général ils avaient une prédilection pour les cafés chantants du quartier Halfalouine. Hilaire devait user de grande prudence dans ses questions. Il fallait s'étonner de trouver des Hindous si loin de leur pays, mais juste assez pour ne pas éveiller les soupçons, puisqu'il y avait des chances pour que plusieurs de ces nationaux fussent de méche. Heureusement personne ne le connaissait et ses lunettes, comme sa barbiche, changeaient encore sa physionomie. Il y avait bien Fifielle Porcet... mais elle était en dehors de tout ceci. L'heure avait passé vite et l'estomac du Belge lui rappela qu'il aurait dû déjeuner depuis longtemps. Comme il devait encore explorer les bazars qu'on lui avait signalés en dehors des souks, il alla se reconforter dans un restaurant italien renommé pour sa bonne chère et sa simplicité, dont la salle ferme le tunnel d'entrée de la rue de la Kasbah, permettant à ses clients de jouir de l'affairement cosmopolite de la place qui s'étend derrière la porte de France. Jusqu'à la fin de l'après-midi, le détective amateur complète sa documentation et, en rentrant chez lui, fatigué mais content et fier de ses résultats, il se disait

en français, sa langue préférée: "Fiske, c'est à Halfalouine qu'il faut aller ce soir." Avant de rentrer, il enleva, par mesure préventive contre ses localitaires, sa barbe et ses lunettes. Pour n'en pas perdre l'habitude et pénétrer de cet axiome que l'offensive est la seule bonne méthode de guerre il monta à pas de loup vers l'étage de son chalet. Ses localitaires étaient au logis, et il utilisa le temps qui lui restait libre avant le rendez-vous de Redmond à se repaître des projets de vengeance d'Antoine, de son autorité écrasante et de la courtoisie effrénée du reptil parvenu dont le saucisson de Lyon avait prodigieusement développé l'orgueil sans détruire la politronnerie. Il eut un plaisir extrême à entendre, de la part d'Antoine, des propos peu flatteurs et exempts d'aménité envers "le propriétaire qui connaissait d'Orçival et qu'elle ferait rudement marcher s'il s'avisa de la gêner." Pourtant Hilaire n'entendit rien qui lui révélât les projets de la longue "laissée pour compte", comme il la nommait tout bas. Il en conclut, sans consulter son calepin (ce qui était imprudent), qu'elle se nourrissait de propos en l'air et que ses projets étaient séparés des actes par un précipice qu'elle ne songeait pas à franchir.

Redmond arriva à l'heure convenable de plus en plus radieux. Sans doute avait-il gagné une autre victoire. — J'ai dit que j'avais un rendez-vous et je suis parti, expliqua-t-il en anglais. Vous savez où nous diriger? — J'ai recueilli de bons renseignements, répondit Hilaire en fermant la villa. C'est vers Halfalouine que nous devons aller trouver quelque chose. Ils firent à travers les rues ombreuses le chemin que le Belge avait parcouru le matin. La liéure de la soirée emplissait le quartier de flâneurs. Ils revinrent ainsi jusque Bab-Souika dont l'animation n'avait pas décroché. Des cafés indigènes on avait sorti les matras, les bancs de bois et les vieilles chaises rempaillées. Les burnous et les caftans s'y pressaient autour du narghilé commun. Un restaurateur en plein air, debout derrière ses marmites de graisse, détaillait des odeurs fades et huileuses. Au milieu de la place, que les gamins remplissaient de tumulte, une mignonne locomotive lançait des appels de sifflet à la clientèle, tout en tenant chaudes les arachides rousses. Sur tout le fouillis de murs, de parapets, de trous noirs représentant les fenêtres et les lucarnes, des femmes arabes, et